

Charles des COGNETS, *Les francs-tireurs de l'Armée oubliée*, préface de Serge Barcellini, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 276 p.

La guerre franco-allemande de 1870-1871 est aujourd'hui éloignée de nous de 150 ans. Autant dire un millénaire. Il serait intéressant de connaître exactement combien de Français savent ce qu'elle a été, combien de temps elle a duré, comment elle a été déclenchée, comment elle s'est terminée. Très peu sans doute. À certains égards, il est probable que ce bref épilogue de la guerre contre l'Allemagne que fut la guerre civile, la Commune, a davantage laissé de traces dans la mémoire collective, traces d'ailleurs largement mythiques et éloignées des réalités (mais c'est assez courant). Le souvenir du grand massacre de 14-18 est sans doute beaucoup plus présent, sans précision véritable certes, souvenir incarné par les innombrables lieux de mémoire, cimetières et monuments en tout genre, notamment les monuments aux morts présents dans quasiment chaque commune. Mais combien de Français savent que « l'Année terrible », comme l'avait baptisée Victor Hugo, a provoqué en un peu moins d'un an une surmortalité d'environ 600 000 personnes, autant que toute la Seconde Guerre mondiale pour la France, surmortalité où la variole, la dysenterie, la rougeole, *conséquences directes de la guerre*, ont joué le rôle principal, loin devant les combats ? Combien ont conscience que, de la défaite française, est né un objet politique porteur de grands dangers, l'empire allemand des Hohenzollern, dont le militarisme exacerbé, pur héritier de la tradition prussienne, et le pangermanisme qui l'accompagna, furent parmi les causes majeures des catastrophes mondiales du premier xx^e siècle ?

C'est un aspect particulier de ce conflit oublié que décrit l'ouvrage de Charles des Cognets, en l'occurrence l'action des corps de francs-tireurs qui furent adjoints, sous des formes variées, à l'armée régulière à partir de la chute de l'Empire (4 septembre 1870) et jusqu'à l'armistice du 28 janvier 1871. On sait que le gouvernement de la Défense nationale tenta à la fois de reconstituer des armées « officielles » en quelques semaines, à partir de rien, ou à peu près, et ne s'opposa pas à la création de corps de volontaires parfois internationaux (avec l'exemple de Garibaldi) enrôlés comme francs-tireurs.

L'ouvrage est en gros chronologique. Il débute par une présentation rapide mais claire des circonstances de l'entrée en guerre, d'une entrée en guerre absurde, car peu de conflits dans l'histoire universelle furent plus faciles à éviter, sans aucun déshonneur. Belle illustration de la controverse sur le rôle des « grands hommes » dans l'histoire : ici, la santé profondément délabrée de l'empereur occupa une place majeure dans l'enchaînement fatal. Malade, accablé, souffrant mille morts, Napoléon III n'a pu s'opposer aux bellicistes de son entourage, alors même qu'il était très lucide sur l'état de son armée et sur ses chances de victoire. Suit une non moins rapide évocation des défaites de l'armée impériale au mois d'août. Puis, on aborde le véritable sujet : l'œuvre prend pour fil conducteur l'histoire de l'un des nombreux corps de « francs-tireurs » que l'on vit se former en France à cette époque, la « Légion bretonne » d'Alfred Domalain, officier de Marine de sa première

profession. À partir de sa constitution initiale, nous la suivons dans ses déplacements et ses combats, de l'Alsace et des Vosges jusqu'à la Franche-Comté, puis aux côtés de la première armée de la Loire, avant un retour vers l'est et la participation aux terribles, héroïques mais vains combats de l'armée de Bourbaki dans les glaces de janvier 1871. Au fur et à mesure, nous la voyons rejointe par d'autres corps francs, provençaux, toulousains, qui s'agglomèrent à elle de façon plus ou moins complète et efficace. Les titres des chapitres ébauchent le dessein du livre et esquissent un « Tour de France » des corps francs au gré des opérations : « L'espoir au bout du fusil », « Une capitale sous tension », « Un, deux, le Midi bouge » (renforts marseillais), « Des bords du Rhin au passage des Vosges », « Et maintenant la Franche-Comté », « Et aussi ceux du Capitole » (renforts toulousains), « L'avant-garde des peuples » (Garibaldi) ; « Dôle, ville de conflits », « De Garibaldi à Cathelineau », « Combats sur la Loire », « La marche vers l'Est », « Une opération pourtant si prudente » (l'offensive Bourbaki), « L'Histoire les appelle les *Bourbaki* », « D'une guerre à l'autre », « Et à nouveau la vie civile ». La fin du livre se présente comme un bilan de cette histoire sous le titre curieux de « Au résultat » qui démontre à tout le moins que l'auteur a fait son service militaire. S'y ajoutent des annexes utiles, ainsi quelques textes (notamment ceux des conventions d'armistice), la liste exhaustive des sources utilisées, une liste nominative des personnes citées avec les références d'archives ou de sources imprimées y correspondant, enfin un index.

Le corpus de sources sur lequel l'auteur a bâti son ouvrage est considérable : archives du Service historique de la Défense, Archives départementales, municipales, sources imprimées (qui mentionnent Hugo et *L'Année terrible* mais aucune autre source littéraire, ni Daudet (citée toutefois dans le cours du texte), ni Maupassant, ni Zola, ni Erckmann-Chatrion...). Les sources d'archives sont présentées de manière assez indigeste : aller à la ligne entre chacune aurait été souhaitable. Dans les sources imprimées, ce monument qu'est *L'Enquête parlementaire sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale* est à peine visible, ce qui est regrettable.

La « Légion bretonne » est-elle de coloration fortement « bretonne » ? D'abord, si l'on y cherche une note de régionalisme ou plus encore d'autonomisme, on reviendra bredouille. La Légion vise dès le départ, et restera sur cette visée, à défendre *la France*. C'est beaucoup plus tard, au xx^e siècle, que le mouvement nationaliste breton réinterprétera le déroulement des faits en faisant des Bretons dans la guerre de 70 une nation « sacrifiée ». Ce sera notamment le cas de Le Mercier d'Erm et son « Armée de chouans », accusant Gambetta d'avoir sciemment laissé périr les Bretons à Conlie pour éliminer la menace qu'ils auraient fait peser sur la République, alors même que les vrais chouans, ceux de 1793-1802, n'avaient rien, mais vraiment rien, de « nationalistes bretons ». Il est vrai que la filiation avec la chouannerie est marquée par le recrutement par Domalain de Louis de Cadoudal, dont le nom suffit. Mais le chef, Domalain, est républicain et la Légion, pas davantage que nationaliste bretonne, n'est « chouanne ».

Si la Légion bretonne est « bretonne », c'est d'abord par son recrutement, depuis Domalain, jusqu'à ses officiers et ses soldats. Ainsi, parmi les officiers, d'autres Hauts-Bretons comme La Villeaucomte, ancien zouave pontifical, mais aussi de nombreux Rennais, Achille Marcillé, beau-frère de Domalain, les frères Gitton. On y voit aussi des Finistériens, comme Paul Pollard, capitaine au long cours, des Morbihannais, tel Léon Le Bouhelec, lui aussi militaire de profession. Quant aux soldats, ils viennent au départ de nombre de petites villes bretonnes. Un autre franc-tireur, d'une autre unité, qui les verra à Tours, évoquera en les regardant leur « figure légendaire [de] chouan[s] » (p. 32), tant il est vrai qu'aux yeux d'un Français de 1870, un Breton en armes, hors de l'armée régulière, ne saurait être autre chose qu'un chouan, lassant lieu commun. Combien de « vrais » Bretons à l'apogée de la Légion, sur un total de 1 800 hommes (évaluation donnée p. 218) ? On ne saura pas trop. Lorsqu'on possède des listes de légionnaires par ville d'origine, Rennes et Saint-Malo occupent une place importante. Mais il y a aussi des Niçois, des Toulousains, des Castrais, des Albigeois... Il est vrai que le rôle de Brest dans les recrutements postérieurs n'a pas été négligeable (p. 129-130). Mais dans les combats que va livrer la Légion comme dans les rapports parfois conflictuels avec les « Garibaldiens » ou les hommes du « Vendéen » Cathelineau, petit-fils du « Saint de l'Anjou », la Légion de Domalain ne manifeste guère de caractère « breton ». On se demande comment elle l'aurait pu.

Au total, la leçon de l'ouvrage est claire : elle vise à démontrer comment ces bataillons de volontaires, malgré leur allant, leur courage, plus ou moins bien armés, équipés, commandés (bien que, dans de nombreux cas, par des officiers de réserve ou d'anciens militaires), n'ont eu, au bout du compte, que peu d'efficacité et ont pesé bien légèrement sur la conduite et l'issue finale de la guerre. Comme l'auteur l'exprime nettement en conclusion, mais aussi tout au long de son ouvrage, à aucun moment ces corps francs n'ont été pensés comme une force capable de mener une action d'envergure sur les arrières de l'ennemi, action qui aurait pu être décisive, tant la forte armée allemande, plusieurs centaines de milliers d'hommes, était dépendante d'une logistique très fragile pouvant se rompre à tout moment. On est très loin, côté français comme côté allemand, des méthodes et techniques qui, en 1914-1918, assureront cinquante et un mois durant la vie et la force d'armées de plusieurs millions d'hommes. On aura en cinquante ans changé d'univers. Mais le premier Napoléon, en 1814, avait déjà pensé à une stratégie similaire : l'avance des Alliés sur Paris relevait au fond de l'entreprise très aventurée, et ils étaient arrivés sous les murs de la capitale en ayant épuisé presque toutes leurs munitions. C'est la lassitude immense des populations (et des généraux !) qui ne permit pas d'exploiter cette situation. Ici, de même, l'auteur souligne que mener une guérilla d'envergure majeure sur les arrières de l'ennemi supposait l'adhésion des populations, adhésion plus qu'incertaine, et les élections de février 1871 montreront que la majorité des Français aspiraient à la paix bien qu'il n'y ait pas eu vraiment d'opposition forte à la mobilisation d'après septembre 1870.

L'auteur invoque même à ce propos Che Guevara (mais pourquoi diable le citer *en anglais* ? Sauf erreur, il parlait espagnol...). Ou alors, il faut un régime de terreur mettant les populations devant un choix dramatique. Ce fut possible en URSS en 1942-1944, évidemment pas dans la France de 1870. Aussi, les corps de francs-tireurs furent principalement utilisés en auxiliaires des troupes régulières, processus peu efficace et même d'intérêt plus que limité. Ajoutons l'indiscipline, bien marquée par l'auteur, quasiment structurelle dans ces groupes de volontaires.

Les indications, informations données sont innombrables, et la plupart du temps précises tout au long de ces quelque 276 pages. Dira-t-on toutefois que l'auteur se noie un peu dans les détails ? La nomenclature des articles de quincaillerie vendus par le père du Toulousain Edmond Yarz (p. 91) n'apporte strictement rien à la compréhension de l'action des francs-tireurs et encore moins à celle de la guerre franco-allemande. La vie postérieure à la guerre de Bouchardy et de Berlioz (p. 129-130) non plus. La quantité d'informations fournies, le passage constant d'indications individuelles ou matérielles au récit des combats (récit parfois assez confus) rend souvent difficile de saisir les situations d'ensemble avec la clarté suffisante. Au bout du compte, la conclusion serait sans doute que les corps de francs-tireurs n'ont pas été d'une utilité quelconque, sauf « pour la gloire » (sauf « pour l'art » comme disait Jacques Bainville en conclusion de son *Napoléon*). Pourtant, il faut croire que les Allemands les ont, sinon pris au sérieux, du moins redoutés : en témoignent les multiples opérations de prises d'otages, incendies, rançons imposées aux villes et villages. Plus encore, n'est-il pas étonnant que quarante-cinq ans plus tard, le souvenir des « francs-tireurs » ait été suffisamment puissant pour pousser l'armée impériale, dès l'entrée en campagne, aux atrocités commises en Belgique et en France (atrocités parfaitement établies, même si les Allemands ne coupaient évidemment pas les mains des petits enfants), politique de terreur visant à briser tout de suite l'appel à des francs-tireurs ici (en 1914) parfaitement imaginaires ? Il faut donc croire que ces corps francs n'ont pas été si inexistantes que cela, la Légion bretonne et d'autres car cette dernière fut loin d'être la seule à tenter de mettre sur pied une armée de volontaires imitant peu ou prou, ou tentant d'imiter, les ancêtres de l'an II. L'exemple de Dijon, non cité dans l'ouvrage, est éclairant³⁷.

37. Nous nous permettrons donc de le détailler un peu : à la suite de la débâcle française dans les Vosges, les troupes du général Werder entrèrent en Bourgogne et occupèrent Dijon, après de durs combats, le 30 octobre. Mais Werder était gêné sur ses arrières par la résistance acharnée de Belfort et de Langres et quelques jours plus tard l'armée de Garibaldi, dont le Pc était à Autun, commença d'efficaces contre-attaques dans le nord de la Bourgogne (raid sur Châtillon-sur-Seine, le 14 novembre). Werder évacua donc la cité début novembre. Le 12, il l'avait quittée mais pour y revenir bientôt. En décembre, pressé à nouveau par Garibaldi et les mobiles du général Camille Cremer, inquiet de l'offensive Bourbaki, il dut une fois de plus abandonner la ville avec de lourdes pertes (le 27). Les Allemands revinrent les 21, 22 et 23 janvier, à la suite du désastre de l'armée de l'Est mais furent à nouveau repoussés par Garibaldi et ses forces. Toutefois, Dijon et la Côte-d'Or se virent

L'utilité de l'ouvrage est certaine dans son domaine précis et dans l'optique de sa conception. On regrettera donc d'autant plus quelques formules péremptives ou emphatiques (la dédicace aux « combattants courageux » permettant un énoncé très méprisant à l'égard de Jules Favre, non nommé, mépris qui aurait encore beaucoup mieux convenu à l'égard de quelques ineptes généraux) ou des analyses rapides et un peu désinvoltes comme le récit en quelques lignes des batailles sous Metz d'août 1870 : « Entre temps de nouvelles batailles ont lieu, c'est-à-dire de nouvelles défaites » (p. 21). C'est loin d'être aussi simple. Du 14 au 18 août, Bazaine eut à plusieurs reprises l'occasion, non saisie, d'infliger des échecs majeurs aux Allemands. Évidemment, on peut toujours rêver à ce qu'aurait donné le commandement confié à un général de valeur, sans même évoquer Napoléon (premier, évidemment). Très étonnante formule en page 201 : la décision de Thiers d'évacuer Paris le 18 mars aurait été « cynique » ! On peut apprécier ou détester Thiers mais ce choix n'avait rien de « cynique ». Il était, de son point de vue évidemment, parfaitement rationnel. Nommer Gambetta « Falstaff » (p. 82) comme le fait le général Le Flô, est-il si « désobligeant » ? Le personnage de Shakespeare est beaucoup plus ambigu que purement négatif et son modèle historique, John Fastolf, ne l'est pas du tout. Parfois, la rédaction a été trop hâtive. On aurait évité dans le cas contraire des formules du genre (p. 27) : « Quand en 1791, [Alfred Vincent étant] simple soldat dans l'Armée du Nord [les chefs] l'emmenaient avec ses camarades combattre les royautés coalisées contre la République ». En 1791, il n'y avait ni République, ni guerre, ni armée du nord. On lui fait ensuite affronter une mystérieuse guérilla au Portugal en 1800-1801 (*avant* l'expédition de Saint-Domingue), puis participer à la bataille d'Austerlitz *en 1807-1808*... ! Un peu d'attention eût été suffisante.

Jean-François TANGUY

explicitement exclus de l'armistice du 28 janvier (art.1^{er}, § 9) et la ville occupée fin janvier, cette fois sans combats, pour une durée de huit mois. En 1899, elle reçut la Légion d'honneur pour son comportement durant la guerre, surtout pour la bataille des 29-30 octobre au cours de laquelle *les seuls francs-tireurs et mobiles de Dijon, en imposant leur volonté de se battre à l'armée* (général Fauconnet) et à la municipalité qui voulaient faire de Dijon une ville ouverte, avaient repoussé deux jours durant l'armée allemande régulière au prix de 160 morts français et d'un nombre élevé d'Allemands. Curieusement, les faits d'armes de décembre et janvier n'étaient pas évoqués dans les motifs de la décoration. Mais sans doute faut-il enlever « curieusement ».